

INTRODUCTION

Notre histoire nous revient en mémoire ici et là, sans crier gare, rappelant à la vie nos tendres épisodes, ou bien, avec un peu plus de réserve, ceux qui nous ont meurtris et nous collent à la peau. Les joies comme les regrets nous amènent à nous souvenir. La nostalgie, c'est l'au-delà. Surtout quand elle évoque des pays lointains.

On me suggérait d'écrire une autobiographie, ma vie n'ayant pas été très banale, du fait de séjours plus ou moins prolongés dans nombre de pays et d'une façon rudimentaire, au contact d'ethnies étranges, parfois même quasiment ignorées. Voyager de la sorte n'a rien de linéaire. Les souvenirs qui en émanent se bousculent, désordonnés ; les coucher sur papier se joue des conventions... on ne peut en attendre une prose classique.

Comment prétendre, dans ces conditions, cerner une existence, quand elle ne saurait être apparentée qu'à une sorte de prisme, une aventure protéiforme dont le mode d'emploi ne se conforme qu'au sens du vent, aux instincts primitifs ressuscités ?

Les gens de lettres sont théâtre : ils fourrent leurs propres tares ainsi que leurs espoirs dans le bagage de personnages fictifs. Ainsi fardés ils s'émancipent, ils se disculpent, parfois sans même en avoir conscience, laissant l'écrit délivré de ses conventions soulager l'âme de son surpoids.

Dans un tel contexte, une seule option peut s'imposer : YALLA ! Terme valise qui renferme à peu près tout ce qui bouge. L'élan, finalement. Juste l'élan. Pour le reste la plume n'en fera qu'à sa tête, le prisme allumera ses multiples facettes comme elles voudront bien s'allumer, dans le désordre esthétique d'un patchwork.

YALLA !

À quoi peut-il bien penser ? Peut-il seulement penser ?

Son profil camélidé se découpe, irréel, sur la grande pyramide, plus irréaliste encore. Khéops, Al-Ahram, ce monstre intemporel des sables, merveille du monde tant admirée. Certains affirment que ses plans auraient été conçus voici plus de 12 000 ans. Ou encore que le sphinx-lion nous révèle son âge par son seul aspect, à savoir environ 12 500 ans. Qu'importe !? Quand on ne peut savoir, il nous reste l'option de rêver.

Ce qui est bien certain c'est que l'Égypte a bénéficié d'une science colossale, en héritage des rescapés de la civilisation extrêmement avancée d'une île engloutie sous un cataclysme apocalyptique, il y a 18 000 ans de cela. Leurs archives, et là nous sommes dans le domaine plus tangible du vérifiable, ont été « recopiées » en détail, gravées dans la pierre du temple d'Horus, à Edfou, par des prêtres égyptiens en 330 Av. J.C.

Les grands mystères universels sont immortalisés dans la pierre ; heureux celui qui médite les hiéroglyphes ! Égypte, terre sacrée ! Une belle histoire d'amour : j'en fus ensorcelé !

Comment rester indifférent face à des sites gigantesques, recouverts de sculptures incroyablement élaborées, d'une stupéfiante harmonie, inscrites dans le granite

comme s'il s'agissait d'œuvres sur papier, avec une précision calligraphique ? Aucune civilisation actuelle ne saurait produire de tels prodiges. Il faut y ajouter les relations astronomiques et la perfection de l'énergie sonique, comme dans ces grottes des Indes, les cités antiques du Pérou, de la Chine, du Cambodge... cette planète a décidément engendré des êtres dont le savoir dépassait de très loin nos balbutiements actuels !

On a peine à croire que ces lumineuses civilisations étaient originaires de notre Terre, tant le gouffre qui nous en sépare est énorme.

Si l'histoire se répète dans une certaine mesure, ce n'est visiblement pas dans celle du prodige !

J'étais très curieux d'aller jeter un œil à toutes ces merveilles.

J'ai pressenti très tôt que les derniers temps de notre civilisation ne seront pas uniquement marqués par des phénomènes naturels, qu'ils seront aussi bien le fruit de notre propension malade à la destruction. C'était peut-être là un appel à profiter de la vie ; de la vraie vie. Restait à établir une sorte de méthode d'exécution. Tout cela est si loin du monde ouvrier...

On défonce tout, mais « ça crée de l'emploi » !!! L'argument qui tue.

On est jeune (les vieux sont socialement périmés), on cherche un emploi « alimentaire », un peu n'importe lequel, on prend ce qu'on trouve, sans réfléchir outre mesure.

Balancer des ossements à la benne ou charger des pièces mécaniques dans un camion ne fait pas une grande différence : le salaire restera dans le bas de gamme, juste de quoi oublier toute prétention. La masse doit rester la masse, ignorante et docile, selon la règle d'or des élites.

J'ai fait un peu tous les métiers, sans vraiment les différencier.

Au bout du compte, la plupart des humains travaillent avec une conviction acharnée à l'extermination de la planète. Et pour qui s'aventure à douter il ne reste alors qu'une option : partir, à ses risques et périls.

Il arrive que l'on se retrouve en chemin totalement démuné, sans rien d'autre qu'un maigre sac contenant tout juste de quoi sauver les apparences. La situation fait alors de nous une tout autre personne, un nouveau-né, comme si nos garde-fous avaient subitement disparu dans l'effondrement d'un barrage et qu'il s'avérait impensable de le reconstruire. Des antennes nous poussent, il faut le croire, dans les situations extrêmes, des options salvatrices inexplorées jusqu'alors par manque de nécessité nous apparaissent, dès lors qu'elles sont devenues primordiales. C'est dans l'urgence qu'il faudra ouvrir l'œil, et le bon, car de nos choix instantanés dépendra notre survie... ou notre perte.

Combien de fois me suis-je retrouvé en proie à la faim ? À la soif ? Combien de fois au commencement des temps ? Quelle importance ?

Notre civilisation n'immortalisera rien. Elle périra sans doute bien avant d'avoir su retrouver le savoir des Anciens. La mémoire lui fait défaut, ses inventions ne sentent pas bon.

Il semblerait qu'une insondable connaissance de la marche du monde et des étoiles se soit jadis développée ici-bas. Nombre d'édifices en témoignent en tout cas, et ceci tout autour du monde ! Mais s'il est un endroit qui mérite un coup d'œil en arrière, c'est bien le temple d'Horus d'Edfou ! Tout est dit !

Plus encore qu'une maladive curiosité, c'est une soif de connaissances, de savoir, qui nous pousse à partir en voyage. Une sorte de frustration culturelle. Certains *glissent*, d'autres pas. Mais quand on a tendance à s'emporter, autant le faire sans réserve ! Une fois lancé, le doute n'est plus permis.

On dit que le sédentarisme a engendré la spiritualité (et non l'inverse). Profitons-en... il y a de la place pour tout le monde.

Certains événements du passé se laissent dépoussiérer sans trop se faire prier. L'Histoire n'est finalement que regards en arrière. Cependant, bibliquement parlant, c'est un coup à se retrouver changé en statue de sel. Fasse le ciel que ma rétrospective ne me réduise pas à ce triste état !

Les statues ne voyagent pas.

Peut-il seulement penser ?

Il est couché là, impassible, sous un soleil de plomb. J'ajuste le bord de mon keffieh en visière sur mon front afin de me préserver la rétine, pour mieux m'imprégner d'un de ces rares instants où le temps n'entre plus. Subtile parenthèse où le monde est à nous. Et l'univers sans doute. Je prends le tout ; je rafle un instant de bienheureuse neutralité.

L'univers est un œil où résident les âmes. Vous et moi, des facettes de l'œil. Dieu pour les uns, diable pour d'autres.

Il tourne brusquement la tête et me rappelle à l'ordre. C'est un méhari. Un de ces chameaux blancs hautement respectés. Aristocrate du désert, d'une beauté fière, majestueuse. Ses yeux sont immenses, troublants, expressifs à l'extrême et bordés de longs cils féminins. Il me

blatère une remontrance. Il s'offusque : n'est-il pas indécent de s'attarder de la sorte et sans motif tangible sur des yeux aussi doués d'intelligence, comme un vulgaire touriste assoiffé de clichés qui bafoue sans vergogne toutes les règles du savoir-vivre ? Il se demande ce que je lui veux. Je crois bien deviner ce qu'il pense. Il me capte. Je perçois ce qu'il pense de moi, l'indécent, stupidement proche de son intimité.



Giza

Dans l'œil demeure le monde des esprits. Ce que je veux savoir, c'est ce qu'ont vu ses yeux. Il sait que j'ai comme lui connu d'innombrables périplis au cœur des solitudes ; de l'infini. Il sait que nous avons un pacte. Peut-être se lassera-t-il de ma curiosité, peut-être crachera-t-il, tentera-t-il de mordre ?

Le méhari n'est pas un chameau ordinaire. C'est une monture racée, du haut de gamme. On ne traite pas un vase Ming comme une gamelle de soldat.

Son pelage est tout blanc, rayonnant. Il peut facilement parcourir plus de cent kilomètres sans suer le moins du monde, dans le grand vide d'un au-delà sableux. C'est un chameau de course, fin et racé, le plus beau des chameaux.

Le méhari a le don de me fasciner. Un funambule passe de son œil au mien : le sort en est jeté. Le dialogue n'est pas interdit. On se souvient ensemble des longues caravanes, des tentes noires au loin, des tentes de Bédouins, larges et plates comme des araignées, écrasées par le feu du ciel. On évalue ensemble l'importance des eaux, saumâtres, ferrugineuses, divines suées des sables.

Sagesse de chameau, sagesse de sphinx contemplant l'immuable, peut-être vaut-il finalement mieux ignorer les énigmes insolubles ; pourquoi les hommes, sous leur strass et leurs parfums suaves, ne sauront jamais être que des animaux. Pourquoi, bien que témoins des splendeurs lunaires des déserts et de leurs infinies variations, ils trouveront toujours un prétexte pour s'entre-dévorer.

D'un œil à l'autre le funambule s'active, parmi les prodigieux désastres et les miracles de nos vies de nomades. De la vie à la mort l'œil s'illumine un court instant comme un astre au zénith, avant que l'implacable paupière du temps se referme et le précipite dans l'obscurité poussière de l'oubli.

La Terre avait effectué un tour complet, on avait en un clin d'œil enjambé un siècle. Un vieux sage du désert m'avait bien dit qu'ayant bu l'eau du Nil je reviendrais toujours à l'essentiel, aux origines, à la matrice, «au

pays ». Il est vrai que l'Égypte exhale quelque chose d'at-
tirant, une sorte de souffle éternel qu'il serait difficile
d'ignorer, mais j'avais aussi bien pu boire l'eau du
Mékong, du Yangtsé ou du Gange, le long desquels
circulaient également des légendes multiséculaires. J'y
revenais ici et là, autant que possible, pour me rafraîchir
un peu les idées. Le Nil n'en conservait pas moins sa
saveur égyptienne.

Dans mes fibres les eaux de ces fleuves mythiques ont
damé le pion à la Seine, au Rhin, au Rhône ou à la
Tamise. C'est sans doute la raison pour laquelle mon
apparence et ma couleur de peau sont finalement deve-
nues indéfinissables. Je pourrais à présent provenir de
n'importe quelle ethnie.

J'étais revenu à l'oasis, en plein cœur du désert de
Libye, comme on revient au puits pour éteindre sa soif.

Marcher au rythme des sables nous donne la sensation
nombrique d'être le responsable, de faire tourner la terre
à la force des pattes. La Terre, pas moins ! On avance en
état d'hypnose, somnambule, les yeux rivés à l'action de
nos pieds sur le sol réticent où notre ombre s'allonge
jusqu'au vertige, les pieds qui tirent et tirent encore,
inlassablement, poussent en arrière la terre entière, l'ac-
tionnent comme le fait un hamster dans le manège de son
tourniquet. On croise parfois des oasis, trous d'air et
d'eau parmi les sables, les sables immenses, les sables
sans limites. Toutes sortes d'oasis, de la plus disgraciée à
la plus abondante.

Quatre pattes valent mieux que deux, ricane le
chameau, lui qui résiste au feu du ciel, au vertige assom-
mant du sec. Le funambule retourne lui dire que sur deux
petites pattes je ne suis pas resté trop ensablé, que l'un
sur l'autre nous sommes invincibles, que l'un sans l'autre

nous sommes perdus. L'un se dirigeant aux étoiles et l'autre à l'instinct, l'un défilant les sables sur ses larges tampons, l'autre, perché sur sa bosse, une jambe repliée, l'autre pendante, l'incitant à sceller la complicité à l'aide d'une chique de tabac rude que le chameau mâchouille après son cavalier. Du haut de sa tour ambulante l'homme voit devant lui ce cou interminable tout en plongée, et comme un éclaireur la tête de la monture allant de gauche à droite en balancier, une tête de serpent prêt à mordre, hypnotique. C'est que la bête a son caractère ; l'irriter n'est pas conseillé : dans le meilleur des cas la tête reviendra brusquement en arrière en gueulant, et dans le pire ce sera la morsure à la jambe.

Il ricane qu'au milieu du désert l'homme seul sur ses deux pauvres pattes n'est que poussière, insignifiant, plus bête que la bête et qu'il ne va pas loin, âme errante sans embarcation livrée aux furies océanes. Le roi et le valet ont échangé les rôles. Le dromadaire en sait plus que l'homme sur la survie en milieu hostile. Dans les multiples urgences des sables il n'y a pas de deuxième chance. Le vital prime sur tous les plans. Les quatre éléments sont là qui se battent une carcasse, dont le chameau est le bouclier.

Il mâche. Il s'en fout. Il savoure sa supériorité.

Nous lisons le propos des dunes

Loin de nous-mêmes

Le temps n'est plus